

G. LEOPARDI, *DIALOGUE DE TRISTAN ET D'UN AMI*,

Présentation et traduction de G. SARO

Composé en 1832, le *Dialogue de Tristan et d'un Ami* parut pour la première fois dans l'édition Piatti de Florence des *Operette morali* en 1834. Leopardi fait allusion à cette date quand il écrit dans le *Dialogue* que ce siècle avant encore soixante-six ans à vivre).

Situé à la fin des *Operette*, il constitue, pour des raisons qui ne sont pas uniquement d'ordre biographique (Leopardi, on le sait, mourra peu de temps après, en 1837), une partie de son testament spirituel : si l'homme est malheureux, universellement et irrémédiablement malheureux, il ne doit pas pour autant s'incliner devant le malheur. Et cela est dit et développé avec la conviction, la sérénité et l'émotion des derniers instants, dans cette langue simple et sans artifices, antiréthorique, rythmée et musicale qui fait de Leopardi un des plus grands prosateurs italiens.

L'auteur des *Operette* est un métaphysicien stoïque ("Le genre humain, qui a cru et croira tant de sottises ne croira jamais ni qu'il ne sait rien, ni qu'il n'est rien, ni qu'il n'y a rien à attendre", dit Tristan en écho à la fameuse pensée de la fin du *Zibaldone*, selon laquelle les hommes ne savent rien, ne sont rien et n'ont rien à espérer après la mort), mais c'est un métaphysicien stoïque doublé d'un amoureux de la vie auquel la vie n'a guère pourri ("La vie, peut-on lire dans le *Dialogue entre un Physicien et un Métaphysicien*, doit être vivante, c'est-à-dire une vraie vie; sinon la mort a incomparablement plus de prix qu'elle"). Il est aussi - qu'on le veuille ou non - un homme de son temps, qui critique certains aspects de son époque (le "siècle mort" du *Dialogue de la Mode et de la Mort*) avec une vigueur qui apparaît aux penseurs révolutionnaires qui suivront, à cette différence près que ceux-ci feront une critique radicale de l'ensemble de la société au nom d'un projet politique auquel Leopardi n'aurait pu en tout état de cause souscrire en raison même de sa philosophie du malheur.

Le *Dialogue de Tristan et d'un Ami* doit être complété, pour ce qui est de la philosophie sociale de Leopardi, cet ennemi de la misanthropie comme il se définit lui-même ("Ma philosophie non seulement ne mène pas à la misanthropie, comme il pourrait sembler à ceux qui la considèrent superficiellement et comme beaucoup le lui reprochent, mais elle l'exclut de par sa nature même"..., *Zibaldone*, 4478), par l'autre message, contenu dans le dernier de ses *Canti*, *La Ginestra*, où il en appelle, face au malheur inscrit dans la Nature, à la solidarité fraternelle de l'"umana compagna".

J'ai tenu compte pour la traduction des traductions antérieures de J. Bertrand, dans le volume Leopardi, *Oeuvres*, Collection Unesco des œuvres

représentatives, Paris, Del Duca, 1964; et de F.A. Aulard, dans Leopardi, *Poésies et oeuvres morales*, tome III, Paris, Lemerre, 1880.

Georges SARO

Dialogue de Tristan et d'un Ami

L'Ami. J'ai lu votre livre. Mélancolique, selon votre habitude.

Tristan. Oui, selon mon habitude.

L'Ami. Mélancolique, accablé, désespéré; on voit que la vie vous semble une très mauvaise chose.

Tristan. Que voulez-vous ? J'avais cette folie en tête, que la vie de l'homme est malheureuse.

L'Ami. Malheureuse, oui, peut-être. Mais à la fin pourtant...

Tristan. Non, non, très heureuse, au contraire. Depuis, j'ai changé d'avis, mais quand j'ai écrit ce livre, j'avais, je vous le répète, cette folie en tête. Et j'en étais tellement persuadé que je m'attendais à tout, sauf à voir mettre en doute mes observations à ce propos : il me semblait que la conscience de n'importe lequel de mes lecteurs devait immédiatement confirmer chacune de mes observations. Je pensais seulement que l'on discuterait de l'utilité ou non de ces observations, mais non de leur vérité. Je pensais même que, les maux étant communs à tous les hommes, mes doléances seraient reprises en chœur par tous ceux qui les entendraient. Quand je vis que l'on contestait, non pas quelque proposition particulière, mais l'ensemble, que l'on me disait que la vie n'est pas malheureuse et que, s'il me semblait à moi qu'elle l'était, ce devait être à cause d'une infirmité, ou de tout autre misère personnelle, sur le coup je restai stupéfait, abasourdi, pétrifié, et pendant plusieurs jours, je crus me trouver dans un autre monde. Ensuite, ayant repris mes esprits, je m'irritai un peu, puis je ris et je dis : les hommes sont en général comme les maris. S'ils veulent vivre tranquilles, les maris doivent croire leurs femmes fidèles, chacun la sienne. Et c'est ce qu'ils font, même quand la moitié du monde sait que la vérité est tout autre. Celui qui veut ou doit vivre dans un pays doit croire que c'est l'un des meilleurs du monde habitable, et il le croit tel. S'ils veulent vivre, les hommes doivent penser universellement que la vie est belle et précieuse, et ils la croient telle, et ils s'emportent contre ceux qui pensent autrement. Parce qu'en substance, le genre humain croit toujours, non pas ce qui est vrai, mais ce qui lui convient, ou semble lui convenir le mieux. Le genre humain, qui a cru et croira tant de sottises, ne croira jamais ni qu'il ne sait rien, ni qu'il n'est rien, ni qu'il n'y a rien à attendre. Un philosophe qui enseignerait ces trois choses n'aurait aucun succès et ne ferait pas école, surtout dans le peuple. En effet, non seulement ces trois choses sont peu utiles pour celui qui veut vivre, mais les deux premières offensent l'orgueil des hommes et la troisième, et même les deux autres,

exigent pour être crues courage et force d'âme. Et les hommes sont lâches, faibles, d'esprit bas et mesquin, toujours prêts à avoir bon espoir, parce que toujours prêts à changer d'opinion sur le bien selon la nécessité qui gouverne leur vie; toujours prêts à rendre les armes, comme dit Pétrarque, à leur destin; toujours prêts et résolus à se consoler de n'importe quel malheur, à accepter n'importe quelle compensation en échange de ce qui leur est refusé ou de ce qu'ils ont perdu, à s'accommoder à n'importe quel prix de n'importe quel sort, même le plus inique et le plus barbare, et quand ils sont privés de toutes les choses désirables, ils sont prêts à vivre de croyances fausses, aussi vigoureuses et fermes que si elles étaient les plus vraies et les mieux fondées au monde. Quant à moi, de même que l'Europe méridionale se moque des maris amoureux de leur femme infidèle, de même je ris du genre humain amoureux de la vie; et j'estime fort peu viril d'accepter de se laisser tromper et décevoir comme des sots et, en plus des maux que l'on endure, d'être comme la risée de la nature et du destin. Je parle toujours des illusions non pas de l'imagination, mais de la raison. J'ignore si mes sentiments naissent de maladie; mais, malade ou non, je sais que je foule aux pieds la lâcheté des hommes, que je refuse toute consolation et toute illusion puérile, et que j'ai le courage de supporter la privation de toute espérance, de regarder avec courage le désert de la vie, de ne me dissimuler aucune part du malheur des hommes et d'accepter toutes les conséquences d'une philosophie douloureuse mais vraie. Si elle ne sert à

Tristan. Bien sûr. Vous ne voudriez pas que je m'oppose aux vérités découvertes par le XIXe siècle ?

L'Ami. Et vous croyez tout ce que croit ce siècle ?

Tristan. Bien entendu. Cela vous étonne ?

L'Ami. Vous croyez donc à la perfectibilité infinie de l'homme ?

Tristan. Sans aucun doute.

L'Ami. Vous croyez qu'en fait l'espèce humaine va en s'améliorant de jour en jour ?

Tristan. Certes. Il est vrai que parfois je pense que chaque Ancien valait quatre fois chacun d'entre nous pour ce qui est de la force du corps. Et le corps, c'est l'homme; parce que (sans parler de tout le reste) la magnanimité, le courage, les passions, la puissance d'agir, la puissance de jouir, tout ce qui rend la vie noble et vivante, dépend de la vigueur du corps. Sans elle il n'y a pas de vie. Quelqu'un dont le corps est faible n'est pas un homme, mais un enfant, et même pire : son sort est de regarder ceux qui vivent; il peut tout au plus bavarder, mais la vie n'est pas pour lui. C'est pourquoi, dans l'Antiquité, la faiblesse du corps était une chose ignominieuse, même dans les siècles les plus civilisés. Mais chez nous depuis très longtemps déjà, l'éducation ne daigne pas penser au corps, chose trop basse et abjecte; elle pense à l'esprit; et, précisément, voulant cultiver l'esprit, elle ruine le corps; sans se rendre compte qu'en ruinant le corps, elle ruine du même coup l'esprit. Et à supposer que l'on puisse sur ce point remédier à l'éducation, on ne pourra jamais, sans changer radicalement l'état actuel de la société, trouver un remède qui vaille aussi pour les autres parties de la vie privée et publique qui, jadis, concouraient toutes, par elles-mêmes, à perfectionner ou à conserver le corps, et qui aujourd'hui concourent à le dépraver. Le résultat est que, par rapport aux Anciens, nous ne sommes guère plus que des enfants, et l'on peut dire que, par rapport à nous, les Anciens furent véritablement des hommes. Je parle des individus par rapport aux individus, aussi bien que des masses (pour employer cette gracieuse expression moderne) par rapport aux masses. Et j'ajoute que les Anciens furent incomparablement plus virils que nous dans les systèmes de morale et de métaphysique aussi. Mais, quoi qu'il en soit, je ne me laisse pas émouvoir par de si petites objections, et je crois fermement que l'espèce humaine va en s'améliorant.

L'Ami. Vous croyez également, bien sûr, que le savoir ou, comme on dit, les lumières, ne cessent de croître.

Tristan. Très certainement. Même si je vois que plus la volonté d'apprendre s'accroît, plus celle d'étudier diminue. Et c'est une chose surprenante de voir le nombre de gens savants, mais vraiment savants, qui vivaient en même temps, il y a cent cinquante ans et même plus tard, et de voir combien ce nombre était infiniment supérieur à celui d'aujourd'hui. Et que l'on ne me dise pas que si les savants sont peu nombreux, c'est parce que, en général, les connaissances ne sont plus accumulées chez un petit nombre d'individus, mais qu'elles se répartissent entre un très grand nombre, et que l'abondance de ces derniers compense la rareté des premiers. Les connaissances ne sont pas comme les richesses que l'on partage et que l'on rassemble sans que le total change. Là où tout le monde sait peu, on sait peu. En effet, la science suit la science, elle ne se disperse pas. L'instruction superficielle ne peut être, à proprement parler, partagée entre un très grand nombre d'hommes savants, mais être commune à beaucoup d'ignorants. Le reste du savoir n'appartient qu'aux savants, et pour une grande part à ceux qui sont très savants. Et, en dehors de ces cas fortuits, seul celui qui est très savant et doté individuellement d'un immense capital de connaissances, peut accroître solidement et faire avancer le savoir humain. Or, sauf peut-être en Allemagne, d'où la science n'a pu encore être délogée, ne croyez-vous pas qu'il devient de moins et moins possible de voir surgir des savants ? Si je fais ces réflexions, c'est histoire de parler et pour philosopher un peu, ou jouer les sophistes peut-être. Ce n'est certes pas que je ne sois convaincu de ce que vous dites. Au contraire, même si je voyais le monde tout rempli d'ignorants imposteurs d'un côté, et d'ignorants présomptueux de l'autre, je n'en croirais pas moins, comme je le crois, que le savoir et les lumières s'accroissent continuellement.

L'Ami. Par conséquent, vous pensez que ce siècle est supérieur à tous les siècles passés ?

Tristan. Sûrement. C'est ce que tous les siècles ont cru, même les plus barbares, et c'est ce que croit mon siècle, et moi avec lui. Maintenant, si vous me demandiez en quoi il est supérieur aux autres siècles, si c'est pour ce qui relève du corps ou pour ce qui relève de l'esprit, je m'en remettrais à ce qui a été dit plus haut.

L'Ami. En somme, pour résumer le tout en deux mots, pensez-vous à propos de la nature et de la destinée des hommes et des choses (parce qu'il n'est pas question maintenant de littérature ni de politique) ce qu'en pensent les journaux ?

Tristan. Tout juste. Je crois et j'embrasse la profonde philosophie des journaux qui, en tuant toute autre littérature et toute autre étude, surtout si elle est grave et austère, sont les maîtres et la lumière de notre époque. N'est-ce pas vrai ?

L'Ami. C'est fort vrai. Si ce que vous dites là est dit sérieusement et non pour railler, vous voilà des nôtres.

Tristan. Oui, certainement, des vôtres.

L'Ami. Mais alors, que ferez-vous de votre livre ? Voulez-vous qu'il passe à la postérité avec des sentiments aussi contraires à vos opinions présentes ?

Tristan. Passer à la postérité ? Je ris parce que vous plaisantez, et si vous ne plaisantiez pas, je rirais plus encore. Je ne parlerai pas pour moi, mais pour ce qui est des individus et des oeuvres individuelles du XIXe siècle, vous comprenez bien qu'il n'y a pas lieu de redouter la postérité : ceux qui viendront après nous en sauront autant que leurs aïeux. *Les individus ont disparu devant les masses*, disent élégamment les penseurs modernes. Ce qui veut dire qu'il est inutile que l'individu se donne le moindre mal parce que, quel que soit son mérite, il ne peut même plus s'attendre, ni en veille ni en rêve, à cette misérable récompense qu'est la gloire. Qu'il laisse faire les masses; mais ce qu'elles peuvent bien faire sans individus, composées

s'y connaissent en individus et en masses; et qui aujourd'hui éclairent le monde. Pour en revenir à mon livre et à la postérité, si l'on prend les livres en particulier, que l'on écrit bien souvent en moins de temps qu'il n'en faut pour les lire, vous voyez bien que, de même qu'ils coûtent ce qu'ils valent, ils durent de même en proportion de ce qu'ils coûtent. Pour ma part, je pense que le siècle à venir tirera un trait magnifique sur l'immense bibliographie du XIXe siècle. Il dira, si vous voulez : j'ai des bibliothèques immenses de livres qui ont coûté vingt ou trente ans de travail, quelquefois moins, mais qui sont de grandes oeuvres. Lisons ceux-là d'abord parce qu'il est vraisemblable que c'est d'eux que l'on retire le plus grand profit; et quand je n'en aurai plus à lire de cette sorte, alors je toucherai aux livres improvisés. Mon ami, ce siècle est un siècle d'enfants, et les rares hommes qui restent doivent aller se cacher de honte, comme celui qui marchait droit au pays des boiteux. Et ces braves garçons veulent faire en toutes choses ce que les hommes ont fait en d'autres temps, et le faire précisément en enfants, d'un seul coup, sans aucun travail préparatoire. Bien mieux : ils veulent que le degré atteint par la civilisation et que le caractère de l'époque actuelle et future les dispensent, à tout jamais, eux et leurs successeurs, de l'effort et du labeur nécessaires pour devenir capable de quelque chose. Il y a quelques jours, un de mes amis, homme actif engagé dans les affaires, me disait que la

médiocrité elle-même était devenue très rare. Presque tous les gens sont incapables, inaptes aux emplois et aux fonctions auxquels les a destinés la nécessité, le sort ou le choix. C'est en cela, me semble-t-il, que ce siècle diffère des autres. Dans tous les siècles, celui-ci compris, la grandeur a toujours été rarissime; mais alors que dans les autres siècles c'est la médiocrité qui dominait, dans celui-ci c'est la nullité. Aussi, le vacarme et la confusion sont tels, tout le monde voulant être tout, que l'on ne porte aucune attention aux quelques grands hommes qui doivent tout de même exister, mais auxquels il n'est pas possible de se frayer un chemin dans l'immense foule des concurrents. Ainsi, les infimes se croyant illustres, l'obscurité et la nullité des résultats deviennent le lot commun et des infimes et des plus grands. Mais vive la statistique ! Vive les sciences économiques, morales et politiques, les encyclopédies portatives, les manuels et toutes les belles trouvailles de notre siècle ! Et vive pour toujours le XIXe siècle, peut-être pauvre en créations, mais très riche et prodigue en paroles, ce qui a toujours été bon signe, comme vous le savez ! Et réjouissons-nous de ce que, durant soixante-six ans encore, ce siècle soit le seul qui parle et qui expose ses raisons

devriez au moins vous rappelez que ce siècle est un siècle de transition.

Tristan. Et qu'en concluez-vous ? Tous les siècles, plus ou moins, ont été ou seront de transition, car la société humaine ne s'arrête jamais et il n'y aura jamais de siècle où elle se trouve dans un état promis à durer. Aussi de deux choses l'une : ou bien cette belle parole n'excuse en rien le XIXe siècle, ou bien l'excuse vaut pour tous les siècles. Reste à voir, si la société continue d'avancer sur le chemin d'aujourd'hui, quelle sera l'issue, c'est-à-dire si la transition actuelle se fera du bien au mieux ou du mal au pire. Mais peut-être voulez-vous me dire que la transition présente est la transition par excellence, c'est-à-dire le passage rapide d'un état de la civilisation à un autre tout différent. Dans ce cas je demande la permission de rire de ce passage rapide, et je réponds que toutes les transitions doivent se faire lentement; car si elles se font brusquement, au bout de très peu de temps il faut revenir en arrière pour les refaire progressivement. Cela s'est toujours passé ainsi. La raison en est que la

L'Ami. Ou plus probablement, vous serez méprisé, comme un homme qui entend mal la philosophie moderne et qui se soucie peu du progrès de la civilisation et des lumières.

Tristan. Je le regrette beaucoup, mais que faire ? Si l'on doit me mépriser, je tâcherai de m'en accommoder.

L'Ami. Mais enfin, avez-vous changé d'opinion ou pas ? Et que faut-il faire de ce livre ?

Tristan. Le mieux est de le brûler. Et si l'on ne veut pas le brûler, on peut le garder comme un livre de songes poétiques, d'inventions et de fantaisies mélancoliques, ou bien comme une expression du malheur de l'auteur; parce que, en confiance, mon cher ami, je vous crois heureux, vous et les autres; mais moi, avec votre permission et celle du siècle, je suis très malheureux; et je me crois tel; et tous les journaux des deux mondes ne me persuaderont pas du contraire.

L'Ami. Je ne connais pas les raisons de ce malheur que vous dites. Mais quant à savoir si quelqu'un est personnellement heureux ou malheureux, nul n'est juge hormis la personne elle-même, et son jugement est infaillible.

Tristan. Très vrai, et de plus, je vous le dis franchement, je ne me soumetts pas à mon malheur. Je ne m'incline pas devant le destin, je ne passe pas de compromis avec lui, comme le font les autres hommes. J'ose désirer la mort, et la désirer par-dessus tout, avec tant d'ardeur et de sincérité que très peu de gens au monde, je le crois vraiment, la désirent aussi fort. Je ne vous parlerais pas ainsi si je n'étais pas absolument sûr que, le moment venu, les faits ne démentiront pas mes paroles; car, bien que je ne voie encore nulle issue à ma vie, j'ai néanmoins un sentiment en moi qui me donne la quasi certitude que l'heure dont je parle n'est pas éloignée. Je suis trop mûr pour la mort, et il me semble trop absurde et inconcevable, mort comme je le suis spirituellement, alors qu'est en tous points achevée en moi la fable de la vie, de devoir endurer encore les quarante ou cinquante ans dont la nature me menace. Cette seule pensée me fait frémir. Mais, comme pour les maux qui dépassent, pour ainsi dire, la force de l'imagination, celui-ci me paraît un rêve et une illusion irréalisables. Bien mieux, si quelqu'un me parle d'un avenir éloigné comme d'une chose qui me concerne, je ne peux m'empêcher de sourire à part moi, tant j'ai confiance en la brièveté de la route qu'il me reste à accomplir. C'est là, je peux le dire, la seule pensée qui me soutienne. Livres et études, que je m'étonne souvent d'avoir tant aimés, grands desseins, espoirs de gloire et d'immortalité, ce sont des choses dont il n'est même plus temps de rire. Je ne ris pas des desseins et des espoirs de ce siècle. Je leur souhaite, de

toute mon âme, le meilleur succès possible, et je loue, j'admire et j'honore au plus haut point et très sincèrement la bonne volonté; mais je n'envie pas pour autant la postérité ni ceux qui ont encore longtemps à vivre. En d'autres temps, j'ai envié les sots et les imbéciles et ceux qui ont une haute idée d'eux-mêmes; et j'aurais volontiers échangé mon sort avec l'un d'eux. Aujourd'hui je n'envie plus ni sots ni sages, ni grands ni petits, ni faibles ni puissants. J'envie les morts, et c'est avec eux seulement que je ferais l'échange. Chaque rêve agréable, chaque pensée sur l'avenir que je forme, comme cela arrive, dans ma solitude, et avec quoi je passe le temps, tient à la mort, et ne peut s'évader de là. Dans ce désir, le souvenir des rêves de jeunesse, et la pensée d'avoir vécu en vain, ne me troublent plus comme avant. Si j'obtiens la mort, je mourrai aussi tranquille et aussi content que si je n'avais espéré ni désiré rien d'autre au monde. Tel est le seul bienfait qui puisse me réconcilier avec le destin. Si l'on me proposait, d'une part, la fortune et la renommée de César ou d'Alexandre, pures de toute tache et, d'autre part, de mourir aujourd'hui et que je dusse choisir, je dirais : mourir aujourd'hui, et ne voudrais pas de délai pour m'y résoudre.